

BERNARD STIEGLER  
CE QUI FAIT QUE  
LA VIE VAUT LA PEINE  
D'ÊTRE VÉCUE  
DE LA  
PHARMACOLOGIE

Bibliothèque des savoirs

---

Flammarion

Extrait de la publication

# CE QUI FAIT QUE LA VIE VAUT LA PEINE D'ÊTRE VÉCUE

Qu'on l'admette ou qu'on le dénie, chacun sent bien qu'à présent l'avenir de la vie terrestre se trouve mis en jeu dans une urgence inouïe. Et chacun sait que, depuis la séquence historique qui s'est engagée en 2007 et qui paraît avoir déclenché ce qu'on appellerait en physique nucléaire une réaction en chaîne, chaque pas compte et semble se surcharger systématiquement de conséquences très difficilement réversibles – sinon absolument irréversibles.

Cette crise est sans précédent d'abord en cela. Si *krisis* signifie bien et d'abord *décision*, elle est critique comme jamais : elle révèle que le destin humain – qui est un destin inéluctablement technique et technologique – est pharmacologique au sens où, en grec, le *pharmakon* est à la fois le remède et le poison.

Le *pharmakon* est à la fois ce qui permet de prendre soin et ce dont il faut prendre soin – au sens où il faut *y faire attention* : c'est une puissance *curative* dans *la mesure et la démesure* où c'est une puissance *destructrice*. Tel est aussi le feu dans la mythologie grecque. Devenu technologie industrielle, le *pharmakon* est de nos jours hégémoniquement contrôlé par l'économie, c'est-à-dire par le marketing, et c'est une calamité. Cet état de fait, qui a installé une économie de l'incurie génératrice d'une bêtise systémique, signifie que la question du soin – que l'on appelle aussi le *care* – est une affaire d'économie politique, et non seulement d'éthique.

**Bernard Stiegler**, philosophe, est notamment l'auteur de *La Technique et le temps*, *Mécréance et discrédit*, *De la misère symbolique*, et *Prendre soin*. Il est co-fondateur d'*Ars Industrialis*, Association internationale pour une politique industrielle des technologies de l'esprit ([www.arsindustrialis.org](http://www.arsindustrialis.org)).

Bibliothèque des savoirs

Flammarion

Extrait de la publication

CE QUI FAIT QUE LA VIE  
VAUT LA PEINE  
D'ÊTRE VÉCUE

DU MÊME AUTEUR

- Faut-il interdire les écrans aux enfants ?*, Mordicus, 2009
- Pour en finir avec la mécroissance : quelques réflexions d'Ars Industrialis*, Flammarion, 2009
- Pour une nouvelle critique de l'économie politique*, Galilée, 2009
- Prendre soin 1. De la jeunesse et des générations*, Flammarion, 2008
- Économie de l'hypermatériel et psychopouvoir : entretiens avec Philippe Petit et Vincent Bontems*, Mille et une nuits, 2008
- (Avec Marc Crépon), *De la Démocratie participative. Fondements et limites*, Mille et une nuits, 2007
- La Télécratie contre la démocratie. Lettre ouverte aux représentants politiques*, Flammarion, 2006
- (Avec Ars Industrialis), *Réenchanter le monde. La valeur esprit contre le populisme industriel*
- Des pieds et des mains*, Flammarion, 2006
- Mécréance et discrédit 3. L'esprit perdu du capitalisme*, Galilée, 2006
- Mécréance et discrédit 2. Les sociétés incontrôlables d'individus désaffectés*, Galilée, 2006
- L'Attente de l'inattendu*, Haute École d'art et de design, Genève, 2005
- Constituer l'Europe 2. Le motif européen*, Galilée, 2005
- Constituer l'Europe 1. Dans un monde sans vergogne*, Galilée, 2005
- De la misère symbolique 2. La castatrophè du sensible*, Galilée, 2005
- De la misère symbolique 1. L'époque hyperindustrielle*, Galilée, 2004
- Mécréance et discrédit 1. La décadence des démocraties individuelles*, Galilée, 2004

(Suite en fin d'ouvrage)

Bernard Stiegler

CE QUI FAIT QUE LA VIE  
VAUT LA PEINE  
D'ÊTRE VÉCUE

De la pharmacologie

Flammarion

© Flammarion, 2010  
ISBN : 978-2-0812-2035-5

Pour Caroline.



Ne soyez pas négligents.

SOCRATE

La vie est en elle-même une thérapie  
qui a un sens.

Donald W. WINNICOTT

Le suprême effort de l'écrivain  
comme de l'artiste n'aboutit qu'à soulever  
partiellement pour nous le voile de laideur  
et d'insignifiance qui nous laisse incurieux  
devant le monde. Alors, il nous dit :

*Regarde, regarde*

*Parfumés de trèfle et d'armoise*

*Serrant leurs vifs ruisseaux étroits*

*Les pays de l'Aisne et de l'Oise.*

Marcel PROUST

Des consommateurs consommaient  
des consommations.

Raymond QUENEAU



## Introduction

### LA PERTE DU SENTIMENT D'EXISTER

Pour Donald Winnicott, la mère <sup>1</sup>, par le soin qu'elle prend du tout petit enfant qui ne parle pas encore, lui

---

1. Cette mère, la « mère bonne », peut évidemment être le père, tout aussi bien qu'une nourrice – et finalement toute puissance psychique bienveillante et protectrice. Et c'est ce qui constitue le ressort même de *The Kid*, où Chaplin joue évidemment à merveille le rôle de la mère.

J'ai en outre déjà signalé (*Prendre soin. De la jeunesse et des générations*, Flammarion, 2008, p. 28-29) que Moïse et Jésus sont des enfants adoptés, le premier par Yokébed et Amran, le second par Joseph, cependant que le Coran définit la filiation non pas par le sang, mais par le lait.

Cela signifie que le soin est ce que rend possible un *processus d'adoption* – de l'enfant par sa mère, et de l'objet transitionnel par le couple mère-enfant, où ce que l'on nomme alors « la mère » est l'éducateur à travers lequel se crée ce que Bowlby décrit comme la relation d'attachement – ainsi de Charlot et du Kid. Nous verrons dans cet ouvrage, et en particulier aux chapitres 4 et 8, que le soin est un processus d'adoption, et qu'en cela même, il n'est *précisément pas une adaptation*. L'adaptation est la source de la mauvaise relation à l'objet transitionnel, dit D. Winnicott (cf. *infra*, p. 42). Nous verrons également que c'est parce que l'être non inhumain est dans une situation de part en part pharmacologique que l'éducation est toujours une telle relation d'adoption.

enseigne que la vie vaut le coup d'être vécue. Elle installe en lui ce *sentiment* que la vie vaut le coup d'être vécue.

Le soin maternel, qui procure évidemment ce sentiment à la mère elle-même, passe par l'intermédiaire d'un objet que Winnicott dit transitionnel. Cet objet permet et conditionne la relation de la mère et de l'enfant, et en cela, ce n'est pas un simple intermédiaire : il *constitue* la mère comme cette mère, dans sa façon même d'être mère, et cet enfant comme son enfant.

L'objet transitionnel a une vertu insigne : il n'existe pas. Certes, quelque chose existe, qui permet qu'il apparaisse – par exemple, un nounours ou un doudou. Mais ce qui fait que ce nounours ou ce doudou *peuvent* ouvrir l'« espace transitionnel » – que Winnicott appelle aussi l'« espace potentiel » – où la mère *peut* rencontrer *son* enfant, et peuvent devenir ainsi l'objet transitionnel, c'est qu'au-delà de ce qui, de cet objet, existe dans l'espace extérieur, au delà ou en deçà de ce bout de chiffon, se tient ce qui n'est précisément ni dans cet espace extérieur ni simplement à l'intérieur de la mère ou à l'intérieur de l'enfant.

Dans cet au-delà ou cet en deçà de l'extérieur comme de l'intérieur, il y a ce qui se tient *entre* la mère et son enfant, et qui pourtant n'existe pas. Ce qui se tient ainsi entre la mère et l'enfant en n'existant pas, mais en passant par l'objet transitionnel, et qui se trouve donc constitué par lui, est ce qui les relie et les *attache* l'un à l'autre par une relation merveilleuse : une relation d'amour fou.

Ce qui se tient et se maintient comme ce lien par lequel ces deux êtres deviennent l'un pour l'autre incommensurables et infinis, c'est ce qui, en donnant place à ce qui est infini, *consiste* précisément *dans la mesure et la démesure où cela n'existe pas* – car il n'existe que des choses finies.

C'est cette consistance qui, plus que toute autre chose, avant toute chose, est protégée par la mère protégeant son enfant. Cette protection, qui est le soin par excellence, est fondée sur le savoir que la mère a du caractère extra-ordinaire de l'objet – et que Winnicott nomme transitionnel précisément pour désigner cette extra-ordinarité.

Telle a été la grande découverte de Winnicott : le savoir maternel *comme savoir de ce qui, de l'objet transitionnel, consiste, bien que cela n'existe pas*, et qui procure à l'enfant, pour autant qu'il a bien été placé sous cette protection, le sentiment que « la vie vaut le coup d'être vécue<sup>1</sup> ».

\*

Je soutiens dans cet ouvrage que l'objet transitionnel est le premier *pharmakon*.

La question du *pharmakon* est entrée dans la philosophie contemporaine avec le commentaire que Jacques Derrida a donné de *Phèdre*<sup>2</sup> dans *La Pharmacie de Platon*<sup>3</sup>.

Le *pharmakon* qu'est l'écriture – comme *hypomnésis*, *hypomnématon*, c'est-à-dire mémoire artificielle – est ce dont Platon combat les effets empoisonnants et artificieux en y opposant l'*anamnésis* : la pensée « par soi-même », c'est-à-dire l'*autonomie* de la pensée. Derrida a montré que cette autonomie doit cependant toujours

---

1. On pourrait traduire aussi : vaut *la peine* d'être vécue. Et nous verrons que la peine est un sujet crucial en ces matières (cf. la dernière partie, « Pharmacologie de la question »).

2. Platon, *Phèdre*, GF-Flammarion, 2004.

3. J. Derrida, « La pharmacie de Platon », *La Dissémination*, Seuil, Points, 1993.

faire avec l'hétéronomie – en l'occurrence, ici, celle de l'écriture –, et que là où Platon *oppose* autonomie et hétéronomie, celles-ci *composent* sans cesse.

L'objet transitionnel est le premier *pharmakon* parce qu'il est à la fois un objet extérieur dont la mère et l'enfant sont *dépendants* – il suffit de l'avoir égaré pour s'en rendre compte –, vis-à-vis duquel ils sont en cela hétéronomes, et un objet qui, n'existant pas, mais consistant, procure par cette consistance même leur souveraineté à la mère aussi bien qu'à l'enfant : leur sérénité, leur confiance dans la vie, leur sentiment que la vie vaut le coup d'être vécue, leur autonomie.

Le *pharmakon* qu'est l'objet transitionnel est le point de départ de la formation d'un appareil psychique sain. Et c'est aussi, en particulier à travers la sublimation, la condition du maintien en bonne santé d'un appareil psychique devenu adulte.

Mais Winnicott montre qu'une mauvaise relation à cet objet et à son hétéronomie est tout aussi possible que le soin que lui seul rend possible. La dépendance devient alors nuisible, c'est-à-dire destructrice de l'autonomie et de la confiance. Le soin que doit prendre la mère de son enfant passe dès lors nécessairement par sa façon de le protéger aussi de cet objet : de ce qui, en lui, est aussi menaçant<sup>1</sup>. Et finalement, elle doit lui apprendre à s'en détacher.

C'est la façon que la mère a de *faire adopter* à l'enfant – ou non – sa *situation transitionnelle*, c'est-à-dire sa *situation pharmacologique*, qui fait que l'enfant *peut* accéder, ou non, au sentiment que la vie vaut le coup d'être vécue. En lui faisant ainsi adopter le *pharmakon*,

---

1. Et qu'il faut rapporter, nous verrons pourquoi dans ce qui suit, à ce que Freud puis Lacan nomment *das Ding*.

la mère que Winnicott dit bonne en cela apprend aussi à l'enfant à se détacher de son objet transitionnel pour s'engager dans *d'autres* espaces transitionnels, avec lesquels il nouera d'autres relations, et qui l'éloigneront de la mère elle-même – sans pourtant qu'elle en perde sa dimension infinie.

C'est pourquoi l'objet transitionnel ne concerne pas seulement l'enfant et sa mère : il est aussi, en tant que premier *pharmakon*, l'origine des œuvres d'art, et plus généralement, de la vie de l'esprit sous toutes ses formes, et donc de la vie adulte en tant que telle. Il est finalement l'origine de *tous* les objets ; car un objet est toujours ce qui est apparu par ce qu'un jour a *projeté* un esprit.

Nous verrons qu'en fin de compte, les *choses* ne peuvent constituer un *monde* que pour autant qu'elles procèdent irréductiblement du caractère transitionnel de l'objet. Devenu ordinaire, et « mondain » (ou « intramondain ») en ce sens, l'objet transitionnel conserve sa dimension pharmacologique, même si sa « mondanité » tend à dissimuler cette dimension. Comme tel, il peut toujours engager des processus de projection curatifs aussi bien que négatifs, devenir par exemple le support d'une addiction, l'écran de la mélancolie, voire de la pulsion de destruction, de la folie meurtrière, de ces dangereux états qui adviennent quand on perd le sentiment que la vie vaut le coup d'être vécue.

Perdre le sentiment que la vie vaut le coup d'être vécue peut rendre fou furieux.

Relisant l'an passé *Jeu et réalité*<sup>1</sup> pour préparer un cours qui est en partie à l'origine du présent ouvrage<sup>2</sup>,

---

1. D. Winnicott, *Jeu et réalité*, Gallimard, Folio, 2002.

2. Ce livre est issu du cours que j'ai donné au Goldsmiths college de l'université de Londres durant l'hiver 2010, et de conférences prononcées à l'invitation des universités de Cambridge, Columbia,

je fus soudain saisi de stupeur en y découvrant cette affirmation de Winnicott : ceux qu'il soigne ont « perdu le sentiment d'exister » – je fus stupéfait parce que je me souvins tout à coup que ce sont très exactement ces mots, « *perdu le sentiment d'exister* », que Richard Durn écrivit dans son journal intime lorsque il s'avoua ou se prévint, ou prévint on ne sait qui, que cette perte était si abyssale et douloureuse qu'elle pourrait bien le conduire au crime <sup>1</sup>.

\*

Le *pharmakon*, c'est à la fois ce qui *permet* de prendre soin, et ce *dont* il faut prendre soin – au sens où il faut *y faire attention* : c'est une puissance *curative* dans *la mesure et la démesure* où c'est une puissance *destructrice*.

Cet à la fois caractérise ce que j'appellerai une *pharmacologie*, pour laquelle et à partir de laquelle je tenterai d'ouvrir des perspectives dans les pages qui suivent.

Pour autant que je sache, Derrida n'aura jamais envisagé ne serait-ce que la possibilité d'une telle pharmacologie – c'est-à-dire d'un discours sur le *pharmakon* appréhendé *du même geste* dans ses dimensions curatives et dans ses dimensions toxiques. Et on ne peut que le regretter, à présent que pour nous, qui tentons au XXI<sup>e</sup> siècle de rester des êtres non inhumains, la question du *pharmakon* n'est plus seulement un enjeu académique occupant de savants philosophes : elle obsède tout un chacun.

---

Albany, Northwestern et Cardiff. J'en remercie Scott Lash, Martin Crowley, Gerald Moore, Benjamin Fong, Mark Taylor, Tom Cohen, Sam Weber, Michael Loriaux et Laurent Milesi, dont je fus ainsi l'hôte.

1. Ce qui advint le 23 mars 2002 à l'hôtel de ville de Nanterre.

Cet état de fait requiert un état de droit, c'est-à-dire une pensée qui, même si elle ne peut plus s'assurer d'une franche séparation entre le fait et le droit – c'est-à-dire d'une différence entre l'hétéronomie et l'autonomie non seulement claire, mais absolue – apprend à les distinguer à nouveaux frais, c'est-à-dire sans les opposer. La question pharmacologique qui préoccupe désormais *tout un chacun* devient ainsi première *pour le monde académique lui-même et tout entier*.

C'est cette question pharmacologique, telle qu'elle hante désormais la conscience et l'inconscient planétaires, et l'immense perte de confiance que, laissée sans soin, elle provoque inévitablement, c'est cette question qui *caractérise* la crise économique et spirituelle qui frappe « l'arche Terre <sup>1</sup> ». Cette crise est en cela sans précédent, ce qui signifie qu'elle est *critique* comme jamais.

*Krisis* signifie « décision ». Chacun sent bien qu'à présent, c'est l'avenir de la vie terrestre qui se trouve mis en jeu dans une urgence inouïe. Chacun sait bien, qu'il l'admette ou qu'il ne veuille pas le savoir, ni même en entendre parler, que depuis la séquence historique qui s'est engagée en 2007, chaque pas compte, et paraît désormais se surcharger systématiquement de conséquences très difficilement réversibles – sinon absolument irréversibles.

C'est dans ce contexte que se pose aujourd'hui la question du soin et de sa condition, le *pharmakon*.

---

1. C'est ainsi que Husserl qualifie la planète sur laquelle nous tentons de vivre comme êtres non inhumains.



Première partie

# PHARMACOLOGIE DE L'ESPRIT

